

LETTRES INÉDITES DE PIERRE LOUYS

La publication de la correspondance de Pierre Louys présenterait un vif intérêt si les détenteurs de ses lettres consentaient à en laisser prendre copie ; mais c'est là un souhait irréalisable. Il faut se contenter, pour le moment, de quelques lettres prises au hasard, qui donnent une idée de la variété des sujets abordés un instant par le maître.

Madame P. Louys a bien voulu — par l'intermédiaire de M. Georges C. Serrière — et nous lui en exprimons notre vive reconnaissance, nous offrir un certain nombre de lettres de l'illustre écrivain, entières ou inachevées. Les premières signées sont quelquefois encore dans leurs enveloppes ; cet état prouve qu'elles n'ont pas été envoyées à leurs destinataires pour des raisons diverses. Celle adressée à M. Maxime Formont, à qui nous l'avons communiquée, nous en apporte la preuve. M. Formont nous a écrit qu'il en ignorait l'existence et qu'il ne voyait aucun inconvénient à sa reproduction. Les lettres en question sont ainsi restées la propriété exclusive de Madame P. Louys, et c'est pourquoi nous allons les mettre au jour. Elles ne renferment aucun passage capable de froisser sérieusement l'amour-propre le plus chatouilleux.

Quant aux lettres inachevées ou de premier jet que P. Louys conservait avec soin, elles sont ou plaisantes ou sérieuses ; elles montrent le maître sous ses différents aspects et toujours elles font ressortir son esprit, sa générosité de cœur et aussi son érudition. Elles restent un témoignage vivant de son incomparable activité intellectuelle, et nous permettent de lui renouveler notre hommage.

LETTRES CONSERVÉES PAR PIERRE LOUYS

QUI N'ONT PAS ÉTÉ ENVOYÉES A LEURS DESTINATAIRES

Cette première lettre montre P. Louys fidèle à ses amitiés. Au moment de l'envoyer, il a préféré traiter la question de vive voix ; c'est là une hypothèse vraisemblable. Le nom du destinataire n'a guère d'importance.

11, rue de Chateaubriand.

Cher Monsieur, On me dit que M. Mendès a refusé de faire partie de votre comité, et ce refus est inexplicable si j'ai bien compris votre projet.

Vous aviez l'intention, me disiez-vous, de publier un quatrième Parnasse, où l'on n'insérerait que des vers à rythme régulier, mais *sans manifester* contre le vers libre et *sans aucune hostilité*, même sous-entendue, contre les polymorphistes. C'est du moins ce que j'ai compris, et si je ne me suis pas trompé, je vous renouvelle l'assurance de toute ma sympathie pour votre projet.

Mais si, de quelque manière que ce soit, on doit donner à votre beau recueil l'allure d'une manifestation *contre* Régnier, Hérold, Moréas ou Kahn, en France, et *contre* Verhaeren, Maeterlinck, Elskamp ou Mockel en Belgique, j'ai des raisons d'admiration ou d'amitié qui m'empêcheraient absolument de vous suivre sur ce terrain.

Je compte donc, cher Monsieur, sur votre courtoisie pour n'user de mon nom que dans le cas où vos idées seraient identiques aux miennes et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs. Pierre Louys. Ce samedi 11 avril 96.

Pourquoi la lettre qui suit, au lendemain de la parution d'*Aphrodite*, n'a-t-elle pas été envoyée ? Tout simplement parce que P. Louys ne pouvait attribuer à Halévy plutôt qu'à Meilhac ou à Meilhac plutôt qu'à Halévy le troisième acte du livret de *Carmen*. Il était dans l'impossibilité — apparente tout au moins — de trancher cette question de paternité. Cette lettre, comme nombre d'autres, atteste son parfait désintéressement et l'absence de toute

morgue d'auteur. Le succès ne le grise pas ; au contraire, il le rend plus attentif à reconnaître ce qu'il doit à ceux qui l'ont précédé ; il se fait un honneur et un plaisir de le leur dire.

11, Rue de Chateaubriand.

Monsieur, Parmi toutes les lettres bienveillantes que j'ai reçues depuis quinze jours, aucune ne m'a donné autant de joie et de fierté que la vôtre, car (et vous l'avez peut-être reconnu) il est imité de vous, cet obscur premier roman.

Il y a, dans votre œuvre immense, une pièce que Calmann Lévy ne cite pas parmi les soixante principales dont il fait annonce sur vos couvertures, et qui est cependant, à mon humble goût, égale à tout ce qu'il y a de beau au monde, au niveau de *Phèdre* et d'*Othello* : c'est le livret de *Carmen*. Comme tous les grands dramaturges, vous avez pris un type déjà existant et vous l'avez développé, mais avec quel art et avec quelles merveilles de psychologie, c'est ce que je ne puis dire. Le troisième acte, dont pas une ligne n'est à Mérimée, est en soi le plus vivant, le plus vrai, le plus profondément humain de tout le théâtre actuel : j'ai vu *Carmen* plus de vingt fois, je la relis plusieurs fois par an, et je connais certaines scènes au point de les savoir par cœur. Je vois en elles toute la femme, et vraiment en pleine lumière grâce au « repoussoir » si parfait que vous lui donnez en Micaëla. Il n'y a pas jusqu'aux simples jeux de scène qui ne me confondent. Je ne puis voir le mouvement tournant de Carmen autour des jupons de la jeune fille en bleu, sans souffrir amèrement de ne plus pouvoir inventer cela.

Il n'est donc pas étonnant que l'intrigue d'*Aphrodite* se ressente d'une admiration aussi intense et aussi prolongée ; et bien que jusqu'ici personne n'ait fait le rapprochement, je crois plus convenable d'avouer cette arrière-descendance de vous, en vous priant d'agréer, monsieur, l'expression de ma plus respectueuse reconnaissance pour toutes les grandes joies que vos pièces m'ont données.

PIERRE LOUYS.

Celle-ci est curieuse par la théorie de l'amour physique que développe P. Louys et les conséquences qu'il en tire au point de vue de la littérature. A-t-il envisagé sérieusement la destruction de sa lettre par son correspondant (de nationalité grecque ou fervent helléniste?) et est-ce pour ce motif qu'il l'a gardée par devers lui ?

Cher Monsieur, Vous avez mille fois raison : la théorie de l'amour physique est *einseitig* et incomplète comme toutes les théories qui sont à la fois particulières et absolues. Je suis loin de croire que l'amour des races supérieures ne soit pas intéressant par tous les détails de sa complexité, ni que les rapports simplistes d'un couple australien lui soient réellement préférables. Et même vous pouvez voir que le héros du roman ne va pas très loin dans l'application de cette théorie, puisqu'il ne veut prendre de Chrysis que des plaisirs imaginaires.

Mais je suis agacé et un peu scandalisé en voyant que tous les écrivains européens, sans en excepter un seul depuis mille ans, ferment les rideaux du lit en même temps que leur chapitre, alors que les littératures orientales nous ont laissé sur ce point des pages si graves et si admirablement belles. Pour moi, c'est là que le roman commence, et que les plaisanteries doivent cesser. Si je n'ai pas dit encore tout ce que je voudrais dire, c'est que les lois actuelles ne le permettent pas jusqu'ici, mais je ne désespère pas de voir un jour en France une « liberté morale » égale à la liberté religieuse qu'on nous accorde. L'une est aussi juste que l'autre et elle aurait même un résultat heureux, qui serait de tuer la littérature d'Amsterdam, comme la liberté religieuse a tué les « mangeurs de curés ». — M. de Sade et Homais sont nés des mêmes lois imprudentes.

Je crois que quand on veut avoir une vie intéressante, il faut se ménager une influence pour les environs de la cinquantaine, et qu'il n'est jamais trop tôt pour en marquer le point de départ. J'ai un but qui est de livrer à l'art et à la littérature modernes le sujet le plus essentiel, le plus

sacré de tous, et jusqu'ici le plus fermé : une Chine de quatre cents millions d'images. J'ai la certitude qu'un jour cette prodigieuse mine s'ouvrira pour tous, et je voudrais être celui qui tournera la clef.

Sans doute tout ceci doit vous sembler bien présomptueux. Je souhaite que si vous ne déchirez pas cette lettre elle vous paraisse bientôt moins brusquement isolée.

Je n'ai pas moi-même le talent qu'il faudrait pour tirer parti de tout ce monde inexploré, mais je ne songe pas sans tristesse aux « mille et une nuits » que nous pourrions lire si tel ou tel avait osé. Malheureusement les écrivains récents ne semblent comprendre la volupté qu'environnée de rites indignes, ou troublée par un satanisme imbécile. Comme si elle avait besoin de crime ou de gaieté pour devenir notre raison de vivre ! Ce sont des choses qui se disent en grec : (pardon, c'est votre langue.)

Εὖ γάρ ἀρελοῖ τις τοῦ βίου τὰς ἡδονὰς
καταλείπει' οὐδὲρον ἕτερον ἢ τεθλιγμέναι

Et ce n'est pas apprécier cette unique ressource que de l'altérer ou de la travestir comme on voit que tous le font aujourd'hui.

Merci, cher monsieur, de votre excellente lettre ; pardonnez la longueur de celle-ci et veuillez croire, je vous prie, à mes sentiments les plus dévoués. PIERRE LOUYS

1^{re} octobre 96.

La lettre suivante (1898 ?) a trait à la publication dans le *Journal de la Sévillane* (premier titre de son roman *La Femme et le Pantin*). Il est probable qu'il l'a refaite complètement et c'est pourquoi il a conservé la première version.

29 mars 1898.

Le Caire.

Cher Monsieur, J'aimerais mieux renoncer à écrire que de bâcler des romans comme certains de mes confrères. Jamais je ne consentirai à signer de mon nom un manuscrit improvisé.

Il me semble que, sur ce point, l'intérêt du *Journal* et celui de ma propre réputation sont exactement semblables.

Ce roman m'a demandé plus de temps que je ne pensais. Je le regrette pour vous et pour moi, mais je ne peux pas abréger d'une demi-heure le temps normal qui lui convient.

Si je suis en retard, faites passer mon tour. Les candidats ne manquent pas. Aucun romancier n'a jamais refusé sa plume au *Journal*. Je télégraphie à Jean de Tinan et à André Lebey de vous porter des manuscrits dont je vous garantis la valeur et qui pourront peut-être arriver à point pour vous tirer d'embarras.

Comme je vous l'ai dit par ma lettre du 26, la *Sévilane* vous sera envoyée le 9 avril et vous la recevrez le 13 ; le 14 au plus tard. Mais je ne l'enverrai pas avec le bon à tirer. *Il est indispensable que j'en revoie les épreuves.*

En ce qui concerne l'avance de 3.000 francs que j'ai reçue du *Journal* en décembre et qui vous autorise à me faire aujourd'hui des « réserves de droit », soyez certain que je suis tout prêt à vous la rembourser, avec les intérêts échus, si vous avez le moindre regret d'avoir traité avec moi.

Agréez, cher monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués. — PIERRE LOUYS.

M. Henri Rabaud, le compositeur de musique, à qui la lettre ci-après était destinée, ne l'a pas reçue sous cette forme. Elle nous apporte le nom de tous les musiciens que le sujet d'*Aphrodite* avait séduits.

Monsieur, je vous renouvelle très volontiers l'autorisation qui concerne *Aphrodite*, et dans les mêmes termes que l'année dernière : c'est-à-dire que je vous demande de ne fixer aucune date, et que par contre je réserve les droits de plusieurs autres musiciens sur le même sujet.

Depuis un an, j'ai donné la même autorisation à plusieurs de vos confrères, qui peut-être n'en ont pas profité plus

que vous-même, et votre partition pourrait très facilement paraître la première si vous la commenciez ce printemps.

Au moment où je vous ai écrit, j'avais tenu tout particulièrement à insister sur le caractère non exclusif des droits que j'avais le plaisir de vous donner. En vous les accordant malgré les autorisations, antérieures je m'interdisais par cela même de les refuser ensuite à d'éminents musiciens qu'ils pouvaient tenter aussi. C'est ce qui est arrivé, mais cela n'avait rien qui pût vous inquiéter si vous n'aviez pas cru devoir composer d'autres partitions avant celle-ci. Je vous le répète, votre *Aphrodite* peut encore paraître la première, — à la condition que votre *Roland* lui cède la place.

Veillez croire, Monsieur, à ma toute dévouée admiration. — PIERRE LOUYS.

Les partitions projetées sont celles de : 1^o M. André Polonnais, 2^o M. Arturo Berutti (de Buenos-Ayres), 3^o M. Camille Erlanger (livret par Louis de Gramont). — Je les cite par rang de date.

Voici la lettre (non datée, mais de 1901), dont nous avons déjà parlé, adressée à M. Maxime Formont. Après l'avoir écrite et signée, l'exquise délicatesse du maître la lui a fait laisser dans son enveloppe. Rien n'est plus caractéristique de sa mentalité que cette impulsion qui porte Pierre Louys à manifester à un confrère toute son admiration, en même temps qu'il lui apporte les conseils de son expérience. Une pareille attitude est bien rare chez les écrivains et il faut la saluer au passage. La petite critique qui porte sur les titres des ouvrages de M. Formont ne serait plus de mise aujourd'hui ; le temps a marché !

A monsieur Maxime Formont

28, rue de Richelieu, Paris.

147, Boulevard Malesherbes.

Cher monsieur et ami, Si, à peine arrivé à la page 20 de votre dernier volume, je vous écris déjà, ce n'est pas pour user du « truc » habituel aux dédicataires, et vous remercier avant d'avoir lu. C'est au contraire parce que j'ai besoin

de vous dire tout de suite combien cette première nouvelle (1) est excellente de toutes façons, de sujet, d'idées et de style, — et combien je suis étonné que, capable d'écrire ces vingt pages, vous n'ayez pas encore auprès du public littéraire la place très haute qui vous est due.

Laissez-moi en chercher la raison, car il y a une raison à tout et il ne faut jamais accuser le destin, personnage irresponsable. — Cette raison-là, je crois la trouver dans les titres de vos ouvrages et je voudrais insister là-dessus, malgré le précepte des habiles : « Ne donnez jamais de conseils ». — Si vous m'en tenez rigueur, je serai assez puni en n'ayant pas réussi à vous convaincre.

Quand vous avez achevé un manuscrit, vous tenez le sort de ces 400 pages entre vos mains. S'il est bon (et les vôtres le sont) tout dépend du titre que vous lui donnerez. Appelez-le « Courtisane » ou « l'Inassouvie » ou « Perversités » comme vous le faites, et le jeu est sûr, mais mauvais. Vous aurez 1500 lecteurs certains : — il est tout aussi certain que vous n'en aurez pas dix mille, et que 1° personne ne recommandera votre livre, 2° personne ne vous aidera à sortir d'un journalisme qui vous excède. Je le sais. Ne me dites pas non.

Vous pouvez, selon que votre imagination vous porte aux sens ou aux sentiments, choisir à votre gré dans l'immense domaine des sujets littéraires et les traiter aussi hardiment qu'il vous plaira. Vous êtes seul maître de votre œuvre. Mais en prenant des titres « raides », vous vous aliénez l'immense majorité des lecteurs, et comme en même temps vous leur faites penser que le titre est destiné à les attirer, il me semble qu'il y a là une double erreur...

Connaissant ma propre susceptibilité, je me demande si je fais bien de vous envoyer cette lettre et si vous comprendrez toute la sympathie qu'elle manifeste. Voulez-vous m'y répondre ? Votre ami, PIERRE LOUYS.

(1) Il s'agit de *Perversités*, recueil de nouvelles publié en 1901, dont la première qui a ce même titre a 20 pages.

Pierre Louys ne désirait nullement voir son portrait livré à la badauderie du public; il avait la publicité tapageuse en horreur.

A monsieur Louis Rancoule,
106, rue de Richelieu, Paris, 2^e.

20 janvier 1903.

Monsieur. J'apprends par hasard que vous éditez comme mon portrait un ancien cliché photographique qui date de dix ans et que vous avez racheté à l'un de vos confrères.

J'ai le regret de vous informer que j'ai toujours refusé, et que je refuse encore, toute autorisation de mettre en vente ma photographie. Je vous prie donc de bien vouloir m'accuser réception de cette lettre et me donner toute garantie contre la publication ultérieure du cliché que vous avez entre les mains.

Recevez, monsieur, mes salutations distinguées.

PIERRE LOUYS.

L'explication du costume du roi Pausole est bien amusante. Elle vise un article publié par M^r Wilmotte dans le *Messenger de Bruxelles* sur le roman d'*Aphrodite*, M^r Wilmotte a trop d'esprit pour ne pas regretter que P. Louys ait conservé sa lettre !

Oui, monsieur, Aristophane avait déjà eu l'idée assurément ingénieuse d'imaginer un peuple libre. Personne n'y avait songé avant lui, vous en êtes bien sûr. Et Rabelais l'a pillé. Et Voltaire l'a pillé. Et Ravachol l'a pillé. Que d'âmes sans scrupules, mon Dieu !

Pour moi, hélas ! je ne me contente pas de dévaliser les Grecs. Je copie les modernes. Voici un document pour votre prochain article : le costume du Roi Pausole est pris pièce à pièce à une collection d'estampes qui est honorablement connue sous le nom de « Jeu de Piquet ». C'est le vêtement du Roi de Carreau. Je vous l'avoue mystérieusement.

Veillez croire, monsieur, à mes bons sentiments.

PIERRE LOUYS.

La lettre suivante est antérieure à 1909, date de la déposition d'Abdul-Hamid ; il serait ridicule de la prendre au sérieux. P. Louys n'aimait ni la démocratie ni le despotisme. C'est une boutade et pas autre chose.

Mon cher ami, Je n'ai jamais eu de sympathie que pour un gouvernement : c'était celui du Dahomey avant la conquête. Béhanzin est peut-être le seul monarque des vingt-cinq dernières années qui ait su mesurer avec exactitude les droits des citoyens et les devoirs du roi.

Qu'Abdul-Hamid II (Ghâzi et Fati) lui reste fort inférieur, c'est ce qui n'est malheureusement pas contestable. Mais à qui en revient la faute ? N'est-ce pas précisément à ceux que vous louez, gens de bibles et de ballots que la mer devrait bien bouffer comme une petite Atlantide ?

Nous ne sommes pas à sa hauteur. La guillotine en permanence fut un jouet et ne servit à rien. Ce n'est pas avec un petit couperet qu'on résout une question sociale, mais bien avec trente mille kurdes, profondément pénétrés de la mission qu'ils ont à remplir. Si Dioclétien avait eu de sa tâche un sentiment aussi éclairé, on n'imprimerait pas aujourd'hui à cent millions d'exemplaires les Epîtres aux Corinthiens et ce serait autant de gagné sur la mauvaise littérature.

Les septentrionaux, avec leurs perpétuels compromis, ignorent des choses élémentaires en politique. Une race les gêne : ils ne songeraient même pas à la supprimer. En Orient depuis Ninive, on n'a jamais eu de ces naïvetés. La terre, sans doute, en préserve les hommes, car voyez ce qu'auraient fait les Algériens français il y a deux mois si on les avait simplement laissés agir à l'orientale : ils auraient résolu chez eux en vingt-quatre heures une question que Paris a laissée en suspens après cent jours de puérilités.

Vraiment j'aurais été kurde avec assez d'enthousiasme. Peut-on encore s'engager ? Joue-t-on cette année à Bitlis ? Bayreuth est fermé, j'irais ; et j'épargnerais la liste de vos élèves par amitié pour vous. P. L.

Nous avons été tenté de ne pas publier la lettre qui suit, étant

donné la légère critique à l'égard de M. Abel Lefranc, que P. Louys estimait. Avait-il été imparfaitement ou mal renseigné ? C'est possible. Mais le post-scriptum est d'un grand intérêt. Il prouve que P. Louys ne se faisait dès 1922 aucune illusion sur la profonde atteinte qu'avait subie sa santé, et il envisageait sa fin avec un tel détachement qu'il aurait pu faire sienne la devise de Des Barreaux bien portant : *Sans crainte de l'enfer et sans souci du Ciel*.

22 janvier 1922.

Oui, nous, toi et moi nous sommes de ceux dont Renan disait *ὦς τῷ θεῷ*, alors ça n'a pas d'importance.

D'ailleurs, puisque tu me rappelles Pausole, je n'ai jamais rien demandé que ma canonisation, précisément dans ce livre-là ; mais rien de plus. Ni le ruban, ni l'académie, ni un article, ni une dot, ni une place, ni d'être comte romain, rien, — sinon ce qui est dû à tous les poètes depuis Ennius qui disait simplement « *poetae sancti* » et qui n'était pas décoré. Ici ma Muse veut que j'ajoute « *We ' ve kissed away Kingdoms and Provinces* ». C'est pour elle et moi, paraît-il, ce n'est pas pour Lefranc. (Transition.)

Au fait, Lefranc est-il malade ? Je ne sais si tu as entendu parler de l'incident. Il raconte à ses auditeurs le combat du Cid à Corbie, sur la haute Somme !

Sans le dire, j'avais identifié depuis longtemps le Combat du Cid avec la victoire de Rouen sur le Comte d'Essex, amiral de 27 vaisseaux de guerre anglo-hollandais (1592).

Personne ne m'a démenti, cette fois-ci, depuis un mois ou du moins à ma connaissance. Personne, sauf Lefranc, qui s'obstine à prendre Corbie pour un port de mer.

Je vais être forcé de lui dire qu'il y avait des ponts à Amiens et que les ponts arrêtent les trois-mâts ; qu'il y avait aussi des moulins à eau et que don Quichotte lui même n'eût pas jeté trente vaisseaux et le flux de la mer, par-dessus les moulins.

Ton vieil ami, P. L. très touché de ta lettre.

Confidentiellement il est vraisemblable que les dates 1870-1922 limiteront ma biographie dans les dictionnaires.

Curieux : voilà un post-scriptum beaucoup mieux écrit que ma lettre. A la veille de mon baccalauréat j'étais plus ému. J'avais une folle terreur de Bouché-Leclercq, qui m'a si bien reçu, pourtant ; mais je suis beaucoup plus calme devant « Pluto » qui n'est pas « il gran nemico ».

A Fontaine-Bleue, près d'Alger en 1897 une pneumonie épatante m'a fait faire une répétition générale de la fin. Un diminuendo qui me semblait naturel et de plus en plus délicieux. Je ne plaisante pas, je n'avais besoin d'aucune philosophie : ni de la lettre d'Epikouros, ni de la réponse moins fameuse, mais bien plus belle, de Démonax.

Voici enfin une dernière lettre — antérieure de trois ans à la précédente et toujours non envoyée, c'est-à-dire datée et signée — destinée à M. Abel Lefranc ; elle a trait au problème Corneille-Molière.

11 décembre 1919.

Cher Monsieur, On m'écrit ce soir quelques mots du cours que vous avez fait hier au Collège de France. Je n'ose croire aux éloges qu'on me répète, ni que vous admettriez déjà ma thèse sur Corneille. Je n'ai encore presque rien publié de mes notes et je ne puis vous remercier mieux qu'en vous disant, à vous d'abord, une part de mes secrets.

L'un est la prose de Corneille. Prose incomparable. Les p. 402 à 405 de la *Lettre apologétique* (t. X, Mart. Lav.), la préface de *la Suivante*, et en général toutes les préfaces. C'est la voix même de Don Louis, de Don Juan et de Valère dans *l'Avare*. Et c'est la préface de *Tartuffe*, la dédicace des *Fâcheux* et celle de la *Critique*.

Mais entre ces deux dernières dédicaces, voulez-vous lire la *Dédicace à Madame*, écrite par Molière lui-même en tête de *l'Ecole des Femmes* ? Dans la comédie la plus élégante et la plus parfaite que Corneille eût écrite, où se trouvent certains vers que lui seul a jamais trouvés :

Hélas ! s'il était vrai, vous resteriez ici !

Molière défigure la lettre d'Agnès et la fait suivre de ces vers inouïs :

Non ! *chiennel* ! Qu'avez-vous ? — Moi ? rien. *C'est que je tousse.* (V. 948)

(Arnolphe ! Arnolphe disant : *C'est que je tousse* ! — et Horace : *Entrez dans cette porte, et cent autres « ajoutis ».*)

Corneille honteux d'un tel collaborateur lui a laissé le soin de dédier son œuvre.

Et Molière a écrit... Mais lisez cela (t. III, 156-157). C'est *invraisemblable*, c'est énorme, c'est une patauderie, un charabia sans nom :

« Je ne sais par où sortir de celle-ci.

« Un autre auteur trouverait d'abord cent belles choses, mais pour moi... *je ne vois point ce que V. A. R. pourrait avoir à démêler* avec la comédie que je lui présente (1).

On n'est pas *en peine* comment faire. »

Et cœtera. Et pour être galant il dit à Madame qu'elle a des qualités « du côté de l'âme et du côté du corps » !

Je crois vraiment que personne encore n'avait comparé cette muflerie à la dédicace suivante (celle de la *Critique*) où tout est chef d'œuvre, et où « un autre auteur », comme dit naïvement Molière, a trouvé si facilement une phrase sur la bouche d'Anne d'Autriche.

Mais les arguments les plus décisifs sont :

1° Identité philologique absolue entre Corneille et Alceste, Arnolphe, Tartuffe, etc. ; par le vocabulaire, par la syntaxe, par le style et par la métrique.

Spécialement : la répartition des consonnes. Et le verbe. Le choix du verbe. La *place* du verbe.

Oui ! oui ! Redoutez tout après un tel outrage !

Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage !

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez...

2° Concordance historique permanente, même après la mort de Molière. — Corneille a hésité huit ans (1673-1681) pendant que les héritiers de Molière attendaient. Puis tout brûle ; et la même année (1682) parurent les *Œuvres.com-*

plètes de Corneille et celles de Molière à leur suite avec *Don Juan* inédit, mais sans rien nous révéler des autres textes primitifs.

Puisque Ronsard est le sujet de votre cours cette année, je serais heureux de vous communiquer le ms. que j'ai retrouvé : le *Nicandre* annoté par Ronsard, signé « Ronsard » et dont les corrections portent en marge « *Sic Auratus* ». C'est tout l'enseignement de la Pléiade recueilli par son chef et il porte la note que lut Remy Belleau avant d'écrire « le Papillon ».

Comme si cette lettre n'était déjà trop longue, j'en prends l'occasion pour vous en adresser une autre que je vous écrivais au printemps dernier et je vous prie de croire, cher Monsieur, à ma dévouée admiration. PIERRE LOUYS.

LETTRES INACHEVÉES

Monsieur, La situation de « maître » en littérature est à la portée de tout le monde. Il suffit de remplir quatre conditions :

- 1° S'admirer soi-même.
- 2° Refuser même du talent à tous les jeunes qui ne vous reconnaissent pas au moins du génie.
- 3° Accepter des banquets mensuels ou au besoin se les faire offrir.
- 4° Prendre la vie au sérieux du matin au soir.

Malheureusement je ne signerais aucun des articles de ce programme. Aussi je n'ai pas, derrière moi, douze disciples comme tout le monde.

Je n'ai fondé ni école ni cénacle. En vérité j'ai été aussi peu adroit qu'il est possible. Pas une annonce, pas une réclame payée, pas une affiche n'a soutenu mon livre. Je n'ai demandé d'articles à personne ; je n'ai même pas rendu de visite préalable aux critiques de nos grands journaux, et je suis encore stupéfait du succès d'un livre aussi mal lancé par son jeune auteur et son jeune éditeur.

Permettez-moi de penser...

147, Boulevard Malesherbes.

Cher Monsieur, Un M. Albert Dubois que je n'ai malheureusement pas l'honneur de connaître, fait insérer non sans frais dans quelques journaux du matin une réclame où il se vante d'être le premier qui ait mis à la mode les romans grecs (1).

Comme cette petite note est probablement dirigée contre *Aphrodite*, je demande la permission de rappeler timidement que le premier roman grec écrit dans notre langue est le roman de Thèbes, lequel, au dire de M. Gaston Paris, fut composé vers l'an 1160, il y a sept cent trente-sept ans.

Depuis, la mode s'en est si peu perdue, qu'on ne saurait trouver une seule époque de toute notre littérature où ne figure un livre célèbre inspiré de la Grèce antique.

147, Boulevard Malesherbes.

Monsieur, Si vous attendez de moi un souhait, je me permettrai de former le suivant :

Que la femme cesse de prétendre aux joies de l'esprit pur, où elle n'entend que peu de chose, pour se consacrer corps et âme à l'action du cœur et à la passion des sens, par où elle est souverainement admirable. L'esprit pur d'un Goethe, d'un Laplace ou d'un Hegel la tente à la façon dont l'objet même des préoccupations viriles attire les grands cerveaux de notre sexe, c'est-à-dire comme un idéal inaccessible. Qu'elle ne lutte pas avec lui. — Mais l'action du cœur a fait une Jeanne d'Arc, la passion des sens a fait une Sapho, et si les femmes se laissent conduire selon leur voie prédestinée, on peut s'attendre à de nouveaux miracles. C'est la grâce que je souhaite au siècle prochain.

Ma chère [ici un prénom], Tu sais sans doute que je ne vais jamais au café, et que si l'on désire me voir de 5 à 7, il ne faut pas me chercher, comme M. Pelletan, à la terrasse.

(1) *Les Romans de la voie sacrée.*

Néanmoins comme j'en fais plutôt une affaire de goût que de principe, je suis allé tout de même trois fois au café depuis un an.

La première fois, c'était sur un rendez-vous donné par Camille Erlanger au Café de la Paix. Erlanger, qui est un juif prudent, voulait me dire, et non m'écrire, qu'il me demandait de faire le livret d'une *Cléopâtre* dont il composerait la musique.

La seconde fois, je suis allé à minuit, heure du crime, chez Graff devant la Gare Saint-Lazare. J'avais une communication très pressée à faire à un ami, qui d'ailleurs ne s'y trouvait point ; mais à sa place j'ai aperçu un modeste consommateur en veston brun, qui rêvait devant un bock et un œuf dur : c'était André Messenger. Il m'a invité tout de suite et nous avons causé musique jusqu'à 2 heures du matin. C'est une des soirées les plus intéressantes que j'aie eues depuis longtemps.

Enfin la 3^e fois, ce soir, je passais place du Théâtre Français à 7 h. 1/2 par 90° de chaleur (Fahrenheit) quand je me suis senti mourir de soif, et cette fois, je te l'avoue, sans autre motif, je suis entré dans l'honnête Café de la Régence, je me suis assis dans un coin sombre et j'ai froidement demandé un bock. — A peine étais-je là qu'un très vieux monsieur est entré sur mes pas, traînant la savate comme Roty, et qui s'est assis à ma table : c'était Camille Saint-Saëns !

Comme il ne me reconnaissait pas, je ne l'ai pas salué ; il a bu avec peine une tasse de café, a laissé sur la table un numéro de « la Liberté » que j'ai pieusement recueilli...

Mais quels piliers de café que ces musiciens ! Erlanger, Messenger, Saint-Saëns ; chaque fois je saute une génération, si je vais une quatrième fois au café cette année, qui vais-je rencontrer ? Schumann ? ou Mozart ?

— Ma chère [ici un prénom].

Comment s'appelle ta jeune fille ?

Noms et prénoms en toutes lettres.

Date et lieu de sa naissance.

Couleur de cheveux.

Tour de taille.

Pointure de gants.

Hauteur de jupe.

Pointure de bottines.

Religion.

Opinions politiques.

Son père lui donne-t-il mes livres ? ou est-elle obligée de les lire en cachette ?

Aime-t-elle l'équitation ?

Quelle est sa fleur préférée ?

Son parfum ?

Son couturier ?

Son poète favori ?

Sa corsetière ?

Sa Sainte préférée ?

Son idéal intime ?

Son médicament ordinaire ?

Parle-t-elle comme M^{me} Fréd. François ou comme M^{me} Fenwick ?

Aime-t-elle la musique de Wagner ?

A quelle heure la couche-t-on ?

Tu comprends que j'ai besoin de tous ces renseignements pour ne pas faire de gaffes.

Quand tu les auras envoyés, je prendrai ma fidèle machine à écrire, et je t'enverrai une pensée du plus pur génie, dactylographiée de ma propre main.

Tamaris (Var), 22 juin.

Cher monsieur, Le parc de La Popelinière n'est pas entièrement détruit. Une partie du bois fut acquise en 1826 par un groupe de propriétaires qui respecta les plus vieux arbres ; et c'est aujourd'hui encore le Hameau de Boukainvilliers.

Dans l'un des petits hôtels construits sur ce terrain, on conserve un in-folio qui a joué un certain rôle dans la vie du fermier général : c'est le manuscrit qui servit à imprimer les *Tableaux des Mœurs du Temps*. Ce manuscrit, signalé une première fois vers 1835, est resté, en fait, égaré pendant soixante-dix ans et n'a pu être étudié jusqu'ici. Il est fort intéressant.

Je ne vous dirai pas comment par la seule comparaison de deux textes et de deux écritures on y retrouve l'œuvre originale de l'auteur inconnu et les fâcheuses additions que M. de la Popelinière y apporta lui-même. L'étude littéraire : ce livre impudent ne peut pas intéresser vos lecteurs. Mais sur le terrain historique il est permis de poser toutes les questions. Quelle est la clef de l'ouvrage ? On ne l'a jamais donnée. Pourquoi M. de la Popelinière a-t-il fait écrire ce livre et contre qui ?

Le seul personnage chargé, l'âme damnée de cette histoire est une certaine M^{lle} de R..., à qui l'auteur prête, tous les vices, avant et après son mariage. Elle épouse, dit le texte imprimé, M. de Rastard (nom français) ; M. de Rastad ou Rastadt (nom allemand) dit le manuscrit. Or, à l'époque où l'on écrivit les *Tableaux des Mœurs du Temps*, une seule femme célèbre portait à Paris, de par son mariage, un titre allemand. C'était la Comtesse d'Egmont, qui était née en effet M^{lle} de R... (Richelieu). Et dès l'instant où cette clef est proposée par hypothèse, nous trouvons dans le rôle vingt preuves pour une, qui l'identifient.

L'histoire du livre est donc de la plus parfaite simplicité. Le Duc de Richelieu avait déshonoré M^{me} de la Popelinière ; M. de la Popelinière voulut perdre M^{lle} de Richelieu. Comme beaucoup de romans à clef, celui-ci n'est pas autre chose que la pauvre vengeance d'un amour trompé.

On sait que les *Mœurs du Temps* furent tirés à trois exemplaires dont le dernier ne fut retrouvé nulle part. Je serais bien surpris si celui-là n'avait pas été envoyé au Maréchal

en personne, qui sans doute l'a fait disparaître par où lui-même s'évadait si bien : la cheminée...

Corneille

Cher Monsieur, Existe-t il une pièce d'archives ainsi conçue :

« Je soussigné, Henri Estienne, reconnais, avoue et confesse... que le véritable Anacréon n'est pas l'Anacréon où l'on dîne ? »

Cependant, c'est une certitude. Ce n'est pas une hypothèse, ni un roman. Anacréon de Téos n'a pas écrit les Odelettes. Pourquoi la philologie française serait-elle moins affirmative que la grecque ? — Corneille a écrit cent mille vers. Lui dont la personnalité est éclatante à chaque page, quoi qu'il écrive, prose ou vers, ne peut-il servir d'exemple ?

Racine a imité Corneille toute sa vie, depuis les stances d'Antigone jusqu'à Joad ; mais à un certain point d'égalité, Corneille est inaccessible même au pastiche.

Cette lettre m'était destinée :

Cher Monsieur, Sans quitter mon cabinet j'ai trouvé la semaine dernière plusieurs détails qui intéressent *Francion*.

De 1618 à 1622, le père de Corneille est à Paris, — donc *Francion*.

Ce sont exactement les quatre années que je présumais l'autre jour. Le second prix de 1620 concerne donc le cousin du poète.

En outre, Corneille avait eu un oncle qui signait « Nicolas, sieur des Parcs ». Le document était connu en 1891 et M. Roy n'en dit rien. ¶

Enfin on n'a pas encore expliqué pourquoi la 1^{re} page de *Francion* n'insulte plus les Grands à partir d'une certaine date. Voici pourquoi :

20 mars 1632. — *Clitandre*, dédié au duc de Longueville.

12 février 1633. — *Mélite*, dédiée à M. de Liancour.

26 août 1633. — *Francion* paraît sans l'apostrophe aux Grands, — naturellement.

L'édition originale de cette contre-dédicace avait déjà trouvé sa raison d'être dans la chronologie cornélienne...

—

Cher Monsieur, A la fin de l'hiver dernier j'avais abandonné toute recherche cornélienne.

Mes preuves philologiques étaient faites — confirmées par les dates — confirmées par le caractère du personnage et puisque onze cents critiques me parlaient d'une hypothèse quand je leur annonçais une *certitude*, je ne publierai rien de ma découverte.

Elle était faite. Je savais comment. Je n'avais pas besoin de répondre à ceux qui m'interpellaient comme un malfaitteur quand je posais les fondations de *la plus haute* statue littéraire classique, — la plus haute depuis Homère.

Donc, j'ai pris six mois de vacances pendant lesquels vous avez bien voulu me garder, cher monsieur, un secret absolu sur quelques détails inédits (Vadius entre autres) que je vous écrivais sans que vous m'eussiez demandé une confidence.

J'ai fait beaucoup de grec. J'ai trouvé autant de choses sur les romans grecs que sur les origines de notre théâtre au xvi^e siècle. De là, je suis revenu à Théocrite — à Nonnos — Κ τ λ. — et aux deux scènes toutes puissantes qui écrasent à jamais les œuvres humaines : — la fin par la flamme (Iliade) — la fin par la foudre (Odyssée). J'étais encore attéré d'avoir relu cette signature γολύενκ Κεραυνόν, éblouissante Pallas Athéné — sceau frappé sur une cire éternelle — quand j'ai trouvé par hasard la « preuve » qui manquait à M. Strowski, la preuve autographe.

J'en suis désolé... Le problème devient trop facile à résoudre...

§

Voici maintenant, pour terminer, un projet de classement de ses diverses nouvelles fait par P. Louys :

Les sept Flèches.

Introduction.....	400	lignes
I. Byblis.....	700	—
II. Hermaphrodite.....	700	—
III. Danaë.....	700	—
IV. La Sirène.....	700	—
V. La Maison sur le Nil	700	—
VI. Ariane.....	700	—
VII. Lédæ.....	700	—
	<u>5.300</u>	lignes.

Les nouvelles I, III, V, VI et VII viennent d'être réunies sous le titre *Le Crépuscule des Nymphes*. L'existence de l'Introduction et des II^e et IV^e nouvelles est douteuse.

La Clochette.

I. La Clochette.....	4.000	lignes
II. L'Homme de Pourpre...	1.100	—
III. L'Hyacinthe.....	700	—
IV. Une volupté nouvelle....	800	—
	<u>6.600</u>	(1)

Apologue sur les Propoétides ?

Les nouvelles la *Clochette* et *l'Hyacinthe* ne paraissent pas avoir été écrites par P. L.

Contes modernes.

Ascension Vénusberg.....	230	lignes
--------------------------	-----	--------

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

(1) Pierre Louys a mis par erreur 5.900.